

VALENTINE GOBY

BANQUISES

roman

ALBIN MICHEL

Pour la préparation de ce roman,
l'auteur a bénéficié d'une mission Stendhal au Groenland
financée par l'Institut français.

Pour la rédaction, elle a reçu une bourse d'aide
à l'écriture du CNL.

© Éditions Albin Michel, 2011

« La vie polaire ne permet aucun maquillage, aucun subterfuge, aucune tricherie. On se montre tel qu'on est : l'homme que l'on est au fond de soi et qu'on ignore soi-même. »

Paul-Émile VICTOR,
préface de *Antarctique, désert de glace*,
de Claude Lorius

1

Au sous-sol, le niveau départ, sous chape de ciment brut, plafond traversé de bouquets de fils électriques à nu, de câbles et de néons en barres. On y est sans y être, à l'aéroport. Des portes automatiques trouent çà et là le béton, laissant voir des portions de la route circulaire, silhouettes floues, carrosseries de voitures et de cars Air France mal détournés dans l'obscurité – dehors, à vingt mètres de ce boyau, invisible, le plein jour. Au niveau supérieur, loin à hauteur de la piste de décollage, des vitres étroites taillent des triangles, des quadrilatères dans le ciel cru, dans les talus d'herbe fluo, les barbelés, les fuselages d'avions. Les yeux levés, on aperçoit parfois des carlingues traversant les vitres segment par segment, au pas sur le tarmac, puis ce sont les queues des avions comme des ailerons à la surface de l'eau. Dans l'abîme le niveau départ, privé du tricotage en fer et verre en forme de coupole par lequel, de Francfort à Bangkok, on amorce l'envol avant même le comptoir d'enregistrement. Ici, empilement de béton sur béton

sur onze niveaux, départs, arrivées, parking rouge, parking bleu, parking vert, et au sommet, la délivrance, un chemin de ronde ceint de bureaux d'où la vue s'ouvre enfin sur le ciel, et champs après champs, après champs, nœuds d'autoroutes, hangars étincelants, un château d'eau pour seul obstacle en travers de l'horizon morne, et même, du vent. De là on voit, tendu au-dessus de l'énorme anneau évidé du terminal, un filet en mailles lâches où des cadavres de pigeons, ailes brisées, corps durcis, balancent dans la brise.

La file progresse lentement entre les bandes déroulantes. Lisa pousse son chariot ; ça coince encore. Il fait trop chaud, à cause d'avril, de l'aération mal réglée, des chaussures en Goretex et du blouson de ski hors-saison. Lisa dézippe son blouson, le balance sur le chariot, se baisse et décroche à nouveau les sangles du sac à dos prises dans les roues. Elle devrait compacter le sac dans une gaine de film transparent, une valise en démonstration pivote continûment sur un socle à quelques mètres, mais la queue avance, dense à cause du mauvais fonctionnement des bornes d'enregistrement, Lisa ne prend pas le risque de s'éloigner pour la recommencer, cette queue, alors à chaque déplacement du chariot vers les comptoirs Scandinavian Airlines, le même mouvement nerveux pour rabattre ses mèches de cheveux derrière les oreilles, puis se pencher et dégager les roues. Elle n'y est pas, dans le voyage. Elle n'a pas une pensée pour Copenhague où elle atterrira ce soir, pour Kangerlus-

suaq, sur la calotte groenlandaise, qu'elle atteindra demain, avant la remontée vers le nord. Elle ne sent pas de picotements au bout des ongles et de la langue, un flux sanguin suractivé par l'excitation. À cause, dans l'immédiat, des bornes en panne, à cause des sangles dans les roues, à cause, aussi, de la masse de béton et de cet éclairage de cave. C'est la même impression d'étouffement qu'il y a vingt-huit ans, quand ce n'était pas elle mais sa sœur Sarah dans la file de passagers, prisonnière du même sous-sol, de la même attente, quand Lisa, quatorze ans alors, à cause de l'enfoncement sous la terre, de l'attente, de l'absence de lumière du jour, et parce qu'elle-même n'avait jamais pris l'avion, ne s'était jamais figuré le bourdon des réacteurs, la sensation de l'asphalte sous les roues puis le soulèvement de tout le corps, intestin foie cœur poumons comprimés à mort, tympan pressurisés, neuf cents kilomètres/heure à dix mille mètres de toute terre connue, une métamorphose en oiseau, jamais imaginé passer la barrière de nuages, plus même oiseau mais buée, plus même buée, à cause de tout cela il semblait stupéfiant à Lisa que Sarah décolle, pour Copenhague puis le Groenland, vers un point situé à six cent cinquante kilomètres au nord du cercle polaire, qu'elle décolle tout court d'ici, pour n'importe où. Vingt-huit ans plus tard, le poids du passé leste davantage encore l'idée d'envol. Comme elle est pleine, Lisa, de son histoire. Comme elle la porte, l'a

portée. Comme elle l'entrave ; voyez la voussure de ses épaules.

C'est fin mai 1982 qu'elle découvre l'aéroport. Le nez collé à la vitre arrière, Lisa pense *on dirait une pieuvre*, tandis que la voiture s'approche de Roissy. On y est presque et Sarah, sur le siège passager, tord le cou pour voir grossir le terminal sous le pare-brise. Ensuite, la route intérieure avale la voiture, la mère allume les phares. Une pieuvre, voilà, avec colonnes tentaculaires. La route s'enroule autour d'un axe percé de portes vitrées, jusqu'aux parkings 1, 2, 3, évoquant à Lisa les leçons sur l'URSS et une photo du manuel d'histoire légendée « Architecture totalitaire ». Une pieuvre. Lisa se figure les sept satellites autour du terminal, elle les relie mentalement au corps central où la voiture progresse, elle dessine une pieuvre, une araignée, un monstre.

Pour la mère aussi c'est la première fois. L'aéroport est quasi neuf, mais elle qui pointe chaque pont sur la route des vacances, chaque viaduc, phare, barrage, elle ne voit rien. Elle a garé la voiture, sorti les sacs, maintenant claque les portières, efficace, *alors où ils sont les ascenseurs*, trouve les ascenseurs, appuie sur le bouton niveau départ. Elle dit, *c'est bien Sarah, tu reviens pour l'été, parfait pour décongeler*, les portes s'ouvrent, elle rit mais n'en a pas envie, c'est sûr, un rire sec, d'ordinaire

elle dirait, *quand je pense qu'on les a appelés Eskimos, mangeurs de viande crue, quelle expression de colonialiste*, et Sarah qui a déjà lu ça vingt fois sans doute aurait laissé passer, par habitude. Mais aujourd'hui la mère n'a pas le cœur à s'indigner, elle est juste une mère, ce qui la rend friable et maladroite et pitoyable, se dit Lisa, gênée, les mains enfoncées dans les poches de son jean, détournant la tête pour ne pas voir le visage impassible de Sarah déjà en allée, et sourde, donc, et cruelle malgré elle envers la mère si attentive, si aimante, déjà dans le manque. Et c'est pourquoi Lisa regarde ailleurs, vers ces vitres minuscules, au niveau supérieur, d'où jaillit le dehors, ciel, talus, carlingues : pour ne pas être obligée, par compensation, de déborder de sollicitude envers la mère soudain abandonnée. Elle ne veut pas endurer seule le poids de tant d'amour.

La mère porte un des sacs de Sarah, Sarah a voulu un chariot mais la mère a refusé. Elle a besoin de sentir la bretelle lui forer l'épaule, y laisser une marque. Sarah marche la première, la mère suit Sarah. Derrière, Lisa shoote dans des papiers de chewing-gum roulés froissés, fait crisser les semelles de ses tennis. La mère n'entend que les pas de Sarah qui s'éloigne avec sa doudoune bleue serrée sur les hanches, le bonnet les gants de laine roulés dans la poche intérieure, l'écharpe pendouillant autour du cou. Elle voudrait faire un nœud, les pans traînent par terre mais elle n'ose pas, Sarah a vingt-deux ans. La mère ravale ses larmes, Lisa le sait, ça se voit aux

soulevements de son dos, elle serre fort les abdominaux pour tenir son corps, pour ne pas pleurer : Sarah la renverrait à la voiture illico.

Tu appelles pour dire que tu es bien arrivée ? Tu n'oublies pas ? Elle sait qu'elle a le mauvais rôle, la mère, mais ça lui est égal, il faut quelqu'un pour dire ces choses-là, fais attention, fais gaffe à tes papiers, donne des nouvelles, laisse ces sangles de toute façon ils vont te mettre le sac dans une housse plastique, afin que Sarah puisse elle aussi faire ce qu'elle a à faire, dire ce qu'elle a à dire ; voilà, elle pose sa main sur l'épaule de la mère, la fixe longuement, puis elle prononce, calme, douce, les antidépresseurs lissant en elle toute émotion, *c'est bon, maman, je vais me débrouiller toute seule.* Sarah sourit, ne cille pas, pour être sûre que les mots se sont bien imprimés en sa mère. Elle embrasse Lisa, *hey, bonne chance pour le brevet ;* embrasse la mère, *prends soin de toi maman,* tend ses billets, son passeport à l'agent de contrôle et s'engouffre dans un tub transparent, laissant l'escalator la déporter, lentement, un étage plus haut. Elle gagne le lacs de couloirs et de tapis qui vont l'enfoncer une nouvelle fois sous la terre puis la faire émerger au pied de l'avion, de l'autre côté des pistes de décollage. La mère scrute le dos de sa fille, son corps maigre happé par la hauteur, attend qu'elle disparaisse. Sarah ne se retourne pas, n'agite pas la main. Elle rétrécit dans la distance, de son sac dépasse un bout de flûte traversière.

La deuxième fois de Lisa et sa mère à Roissy, c'est six semaines plus tard, en juin. Le père les accompagne, ça fera plaisir à Sarah qu'ils aillent la chercher tous ensemble. Ils filent à toute allure sur l'autoroute dans la petite R14 jaune tournesol. Ils sont en avance. Ils ont le temps de prendre un verre. Le père gratte la craie bleue sous ses ongles, *tu te rends compte, Lisa ? Que du bleu depuis un mois, putain de craie*, et Lisa dit *ne te plains pas, rouge ce serait beaucoup plus violent*, et le père rigole parce que c'est arrivé qu'il ne reste que de la craie rouge dans les classes et les laboratoires quand, à la fin de l'année universitaire, les caisses à sec, on épuise les derniers stocks.

La mère commande les cafés. Elle ne regarde pas vraiment la serveuse, un peu anxieuse à cause du silence de Sarah depuis son départ il y a six semaines, prolongement du silence supporté, des mois durant, à la maison. Peut-être perçoit-elle son plateau, son visage, sa voix, mais elle n'en aura aucun souvenir quand elle reviendra, plus tard, dans ce même café, des dizaines de fois avaler des dizaines de tasses tandis que la serveuse, elle, n'aura pas oublié, pas complètement, le visage de cette femme, son ancien professeur d'histoire.

– C'est quand même bizarre qu'elle n'ait pas appelé de Copenhague.

– Pas d'appel, pas de problème. Oh, cette craie...

– Mais quand même.

– Quoi ?

– Elle aurait pu appeler.

Lisa serre un morceau de sucre entre ses dents, approche sa bouche de la tasse et aspire le café à travers le sucre. Les cristaux se délitent, tout doucement, comme un pâté de sable léché par la mer, les dents se rapprochent imperceptiblement à chaque gorgée, puis la mâchoire se ferme sur rien. Sarah a décrit la technique sur la seule carte postale qu'elle a envoyée : « Pour Lisa : comment boire le café à la groenlandaise. »

– Je peux en avoir un deuxième ?

– Non, c'est trop. Va faire un tour si tu veux.

Lisa s'éloigne, contourne le marchand de journaux. Tout ce que Sarah aura à raconter ce soir. Si elle veut bien. S'enfermer avec elle dans la chambre une fois les parents couchés. Éteindre toutes les lampes, s'asseoir sur le rebord de la fenêtre, les jambes allongées contre le toit chaud, tirer sur ses cigarettes en l'écoutant parler par-dessus le bruit des trains. Pourvu qu'elle ait envie. Ce soir, ou demain si elle est fatiguée. Comme avant. Lisa déchiffre les posters affichés sur le kiosque à journaux, les couvertures de magazines, Amandine le bébé-éprouvette bercé par sa mère, elle se demande si Sarah vivra encore avec eux à son retour ou si elle voudra prendre une chambre ailleurs, les photos de soldats irakiens prisonniers à Khorramshahr – Lisa ne veut pas être seule à la maison. Elle s'approche d'une revue de cinéma, en première page une tête mi-petit garçon mi-dinosaure, « E.T. l'extraterrestre, chef-d'œuvre de Spiel-

berg. » Le père la rejoint, achète Libé, *on a le temps, l'avion a une heure de retard, je retourne avec ta mère.* Lisa prend la revue, s'assoit à même le lino derrière un rayonnage, feuillette les images du film jusqu'à ce que le vendeur lui demande de payer ou de partir. Elle déambule, appuie son front aux baies transparentes, face aux tapis à bagages, observe la torsion des lattes en caoutchouc noir dans les virages, la rotation des sacs dont certains reviennent plusieurs fois, abandonnés, oubliés, un minuscule avec poignée et cadenas, un autre couvert d'autocollants en forme de drapeaux, elle se demande si une seule personne peut avoir visité tant de pays et quel peut bien être son âge, et une caissette à chat, avec un chat qui miaule à l'intérieur. Elle tente de lire les étiquettes accrochées aux valises, parcourt l'écran des arrivées : Istanbul, Bangkok, Oslo, elle n'est pas sûre de pouvoir situer ces noms sur une carte. Un flot de passagers débarque et masque les tapis. Comme elle voudrait partir, elle aussi.

Voyager. Depuis des années Lisa y pense. Dans la chambre de Sarah, longtemps, un énorme planisphère punaisé au mur. Sarah y plante des petits drapeaux montés sur épingles qui tremblent dans les courants d'air, un par salle de concerts à visiter, des États-Unis à la Suisse, à l'Autriche, aux Pays-Bas, à l'Allemagne, au Japon. Sarah s'assoit en tailleur sur son lit, les yeux braqués sur la carte. Elle allume une Winston, Lisa l'observe par l'embrasure de la porte, souris aux aguets

tapie dans l'ombre. Sarah calcule pour chaque drapeau combien de leçons de musique aux enfants du quartier, les chiffres crépitent dans sa tête tandis qu'elle forme des ronds de fumée puis se projette loin de la chambre, de l'autre côté des Alpes, de l'Atlantique, de l'Europe. Elle va partir, elle fait les comptes. Il y a cette évidence rivée en elle d'un don pour la musique, celle qu'elle écoute, pas celle qu'elle joue dans les salles du conservatoire. Elle perçoit ce que ni Lisa ni son père ni sa mère ne peuvent entendre : l'acoustique des lieux. Elle sait que chacun est fait pour un type de musique comme les girafes pour la savane ou les crocodiles pour la jungle : pas interchangeables. Elle dit qu'on ne peut pas jouer le répertoire baroque ailleurs que dans des pièces petites, aux surfaces dures, réfléchissantes, ces salles de bal, ces théâtres pour lesquels il est composé, avec des temps de réverbération très courts, *sinon tu n'entends pas le contrepoint*, elle dit, *il faut une acoustique sèche*, et Lisa fronce les sourcils, elle a fini par entrer dans la chambre, assise par terre elle fixe le planisphère, fixe sa sœur, ne comprend pas un mot de ce qu'elle raconte. *Imagine, Lisa. Tu peins. Tu veux faire ressortir deux couleurs primaires, le bleu et le rouge par exemple, séparément, sur le même canevas. Si tu mets beaucoup d'eau c'est foutu, t'as plus du rouge et du bleu, t'as du violet. Pareil pour le contrepoint : tu veux des voix musicales distinctes, pas une purée de sons. Eh ben à peinture sèche, acoustique sèche : tu choisis une salle à réverbération courte, qui*

stoppe le son vite fait, sans diluer. Tu vois ? Lisa ne voit pas tellement mais ça n'arrête pas Sarah, son flot continu de paroles. Elle dit, la mère la contemple bouche bée, c'est un régal d'écouter Sarah les joues en feu tandis que le rôti refroidit dans les assiettes, qu'il faut d'autres lieux pour Haydn, Beethoven, Mozart, ainsi on a construit des salles à réverbération plus longue : *dans le classique, il faut que le mélange prenne entre les instruments, tu n'écoutes pas la Cinquième de Mahler à la Philadelphia's Academy, trop sèche, qui bouffe tes diminuendi et fait s'évaporer les pianississimo. Ou alors tu as la chance de tomber sur Stokowski ou Ormandy, des chefs qui forcent les musiciens à soutenir la fin des notes pour compenser la réverbération de merde.* À ce stade, ce n'est pas comprendre qui compte c'est écouter, ce que fait Lisa du haut de ses onze ans, muette, docile, touchant à peine à son assiette et dévorant Sarah des yeux. Sa sœur mitraille des mots sans queue ni tête qui font un bruit de percussions africaines, elle le cœur qui bat fort et ça se propage par ondes vibratoires tout autour de la table, une telle énergie donne envie de sortir, de danser. *Tu vois, papa,* elle dit, *les musiciens bougent, on joue n'importe quoi n'importe où, mais c'est pas bon. L'idéal, ce serait que nous, les auditeurs, on se déplace vers les salles. Parsifal et L'Anneau du Nibelungen au Festspielhaus de Bayreuth, le Requiem de Berlioz aux Invalides.* Et le père hoche la tête, il ne connaît pas grand-chose à la musique, il est

chercheur spécialiste de l'oignon, ça il peut en parler des heures, mais il lui plaît, terriblement, que sa fille ait un territoire bien à elle. *Me déplacer, c'est ce que je vais faire.* Et ce que Lisa entend, c'est que Sarah est en marche, elle va vers quelque chose. Appelez-le destin, vocation, idéal, elle est en mouvement, tendue vers un point de mire net contre l'horizon, le voyage sert à ça : s'approcher de ce qui brûle, fait brûler. Évidemment Lisa veut voyager.

Quand Sarah plante ses premiers drapeaux dans le planisphère, elle vient de fêter ses dix-huit ans. Le voyage inaugural, celui de Bâle, est son cadeau d'anniversaire. Son père l'accompagne en voiture. Peut-être réussit-il à promener sa fille à travers la ville, le long de l'eau, dans les églises, mais ce qu'elle évoque à son retour, c'est le Stadtcasino, point barre. La petite salle à l'acoustique si intime pour la musique de chambre, *on te joue dans l'oreille, Lisa*, la plus grande salle en forme de boîte à chaussures, *on dirait une salle de bal avec son orchestre plat et ses balcons, et puis un temps de réverbération de 1.8 seconde en salle pleine maman, tu peux quasi tout jouer là-dedans...* Les basses sont chaudes mais le truc c'est les aigus, du cristal, ça brille, ça miroite, et pour Mozart c'est fantastique. À Pleyel ça pullule de tapis et de sièges matelassés, aux Champs-Élysées c'est bourré de tissus qui absorbent méchamment mais à Bâle il y a du plâtre, et les aigus cognent dessus et retombent en scintillant comme une pluie de verre.

Ensuite ce sera Vienne, avec l'argent des leçons de flûte traversière, dizaines d'heures à faire jouer *do ré mi* à des enfants de douze ans pas doués au milieu du salon – Lisa regarde, entend, minute après minute Sarah gagne son voyage, elle a une patience folle, une volonté de fer : la musique, Lisa s'en fiche, autant le dire maintenant, mais aucun doute, sa sœur l'impressionne. Voilà, ça y est, Sarah prend le car, avec Diane, son amie du conservatoire. Elle a trouvé des places pas chères pour le Musikverein, *en orchestre ça te coûte les yeux de la tête mais pour le son ce ne sont pas les meilleures places. Les gens veulent voir, pas entendre, ils s'agglutinent le plus près possible des musiciens, s'ils pouvaient ils leur toucheraient les pieds, les mains, le bas du pantalon, mieux ils voient plus ils ont l'impression d'y être, ils veulent de la proximité physique et ils sont prêts à payer le prix. Mais si tu veux en prendre plein le corps tu montes, les deux premières rangées du premier balcon, et c'est parti : le son direct dans le plexus puis l'impact de vingt réverbérations par les murs latéraux, le plafond, le fond de scène, tu te fous de la forme des ongles du chef d'orchestre et de la matière de son smoking, pas vrai Lisa, tu es venue pour entendre ? Tu entends.* Elle a pris des photos de l'intérieur, elles passent de main en main autour de la table du petit déjeuner, de Sarah à Lisa, de Lisa à son père, à sa mère, les quarante fenêtres immenses, les portes ouvertes sur les balcons, les statues dorées. Ce que Lisa ne ferait pas pour connaître jubilation semblable. Après

Vienne, Diane entre pour de bon dans la vie de Sarah, elles font tous les voyages ensemble. Au Festspielhaus de Bayreuth conçu spécialement pour Wagner, avec sa fosse encastrée dans le sol, l'orchestre invisible irradiant le son à travers une ouverture en longueur, *là c'est clair, la musique, Lisa tu la vois pas, tu l'entends*. Au Concertgebouw d'Amsterdam, avec Martha Argerich au piano, le récital mythique de 1979. Aux États-Unis, après un an d'économies, elles sont logées chez des collègues du père, mais elles ne se sentent aucun devoir, n'appellent jamais, n'envoient pas de carte postale, elles ont pris le large : New York, le Carnegie Hall, réflexion à un neuvième de seconde maximum ; Boston, le Symphony Hall et ses deux mille six cent vingt-cinq places, ses balcons panoramiques, l'espace fabuleux de circulation des sons en hauteur, *tu es assaillie, Lisa*. D'accord. D'accord. Elle a envie de partir, elle aussi.

Elle veut pareil : le même vertige, le ventre qui cogne, le sang pulsé. Mais ailleurs. Sur le planisphère de Sarah, elle choisit les pays sans petit drapeau, elle ne s'en rend pas compte, ce n'est pas exprès. Les zones vierges de tout poinçon d'aiguille, inéluctablement, pas colonisées par les rêves d'une autre : grands espaces de Chine, d'Égypte, de Turquie, du Moyen-Orient, Syrie, Liban, Jordanie, Amérique du Sud, elle suit de l'index les méandres des fleuves, les massifs montagneux, le tracé des frontières, sa géographie des possibles. Un jour elle apprendra l'arabe rien que parce qu'il y a une place à

prendre, ce sera l'arabe mais ce pourrait être le chinois, le swahili, le vietnamien, le wolof, des langues disponibles. Elle plante mentalement ses drapeaux à elle, pour plus tard, et quand en quatrième elle choisit espagnol plutôt qu'allemand ce n'est pas seulement pour la sensualité de la langue, d'ailleurs elle est plus vulnérable à l'allemand, à cause des sons mouillés, chuintants, à vrai dire elle se fait violence ; elle choisit espagnol parce que l'Allemagne est prise – Festspielhaus de Bayreuth, et l'Autriche – Musikverein de Vienne, et la Suisse – Stadtcasino de Bâle, c'est inavouable, elle coche sans hésiter le formulaire de rentrée : espagnol. Ce n'est même pas une langue d'opéra, de conservatoire, l'espagnol c'est la zone libre – elle a pour elle seule une langue, et même, une moitié de continent.

Le grand voyage de Sarah aurait dû être le Japon. Un petit drapeau planté sur Tokyo, la ville du Bunka Kaikan. Elle parlait tout le temps de la salle en forme de diamant avec des murs de scène uniques au monde, faits de lattes posées parallèlement les unes aux autres, réflecteurs acoustiques d'exception. Le drapeau est resté blanc, couleur des lieux à conquérir au mur de Sarah. Gel du rêve. Après Boston, après le début de la maladie de Diane, ses développements foudroyants, le planisphère est roulé dans une poubelle. De la musique dans cette maison n'est plus resté un jour que le grésillement du frigidaire. Bruit blanc, comme la neige sur l'écran de télévision déréglé. Ensuite, Sarah a

rejoint la grande zone de silence de la banquise, au nord du Groenland.

Encore une demi-heure d'attente. Lisa s'assoit devant les baies vitrées. De l'autre côté ses parents fixent les mêmes tapis mouvants, les yeux dans le vague.

– Tu as dit à Lisa de nous rejoindre ici ?

– Oui.

– J'espère que Sarah ira mieux.

– Moi aussi.

Il n'est pas sûr. Ce n'est pas ce que la mère veut entendre. C'est elle qui espère. Lui, il faut qu'il soit sûr.

– Mais tu crois que ça lui aura fait du bien ce voyage ?

– Je le souhaite.

Elle a besoin d'un socle où se poser et il tangué lui aussi. Elle s'inquiète pour Sarah depuis des semaines, des mois, elle attend de son mari qu'il annonce un répit. Elle voudrait reprendre ses copies, les dernières de l'année scolaire, les rendre corrigées comme avant, avec de longues tirades vertes dans la marge pour expliquer, justifier, commenter une erreur de date, d'interprétation, renvoyer au cours, au manuel, à un film, à un livre, ces copies à nulles autres pareilles non du fait de leurs auteurs mais de sa main à elle, bienveillante, jamais avare d'éclairages, de conseils, elle y passe un temps fou, déraisonnable, l'inspecteur lui-même le dit, *c'est tellement chronophage*, incroyablement chronophage, mais comment sanctionner pareil zèle, il faudrait dire : pareil amour ? Elle voudrait

renouer avec ses recherches sur le génocide arménien de 1915, pour la première fois en dix ans elle a manqué la commémoration du 24 avril. Elle s'en veut, elle lui en veut à lui, son mari, de ne pas lui assurer que ça va aller, de ne pas l'autoriser à reprendre le cours de la vie, ses stylos verts, ses archives, ses manifestations, elle voudrait qu'il mente, pourquoi pas, elle pourrait y croire une demi-heure, ce serait toujours ça de pris. Dis que ça va aller. Fais-moi rêver.

Il suce la craie bleue sous ses ongles. Il sait qu'elle a besoin de secours. Il lit le journal en diagonale, glisse dessus, cherche quelque chose de tendre à dire.

– J'aimerais bien qu'on parte, nous aussi.

Il fouille les pages internationales, il nomme à voix haute les pays des gros titres : Israël ? Iran ? Irak ? Malouines ? Tous à feu et à sang. Elle sourit.

– Oh, si romantique...

– Tu choisis la destination.

Il laisse le journal ouvert mais il s'évade, vers un champ près de Beauvais, campé dans ses bottes face aux parcelles d'essais. Son hectare d'oignons jaunes porte des feuilles vert sombre, lourdes, mollissant au soleil en tracés rectilignes à la densité calculée. Dessous, il sait les bulbes gonflés presque à maturité, bientôt c'est le dessèchement des feuilles, la cassure du collet, l'arrachage des bulbes, les premiers rapports de recherche. Il pourrait distraire sa femme, en a les moyens. Lui parler de son grand projet, une recherche sur le mildiou, qui nécrose

la feuille de l'oignon et en moins de dix jours détruit le système foliaire. Comprendre les facteurs de prolifération du champignon, le *Peronospora destructor*, est un chantier énorme. Il pourrait le lui dire, sans les détails pratiques qui lui l'excitent – micro-capteurs météo plantés au niveau des feuilles, capables de restituer les conditions climatiques à trois centimètres de la plante, hygrométrie, température, pluviométrie, durée d'humectation du feuillage, microclimats à ras de terre, minicanicules, mini-moussons, mini-dépressions favorisant la germination des spores : avec un tel projet ça y est, il s'ouvre à l'international, rejoint des chercheurs de trois continents. Ça plairait à sa femme que ses expériences débordent les parcelles de Beauvais, le champ des producteurs et des industriels français, longtemps elle a rêvé que ses recherches causent des révolutions, en Chine, en Inde, au Maghreb, en Afrique noire, que mieux nourri, en meilleure santé, on s'y soulève, elle y pensait déjà quand ils se sont rencontrés en Côte d'Ivoire sur une plantation d'hévéas : que son homme change le monde. Lui regardait pousser les racines, en contemplait les chevelures ; percer des tiges ; naître des feuilles tendres, cirées. Ça lui suffisait, il était nul en botanique, nul en politique, devant ces petites choses écloses il était ravi, voilà tout. Il n'avait pas ses espérances à elle. Avec le mildiou, il s'en approche. Se rapproche d'elle. Il voudrait le dire. Mais il voit bien qu'elle ne peut pas

entendre, pas aujourd'hui, il tente seulement : *Et la Côte d'Ivoire ? Ça te dirait ? On n'y est jamais retournés.*

C'est l'heure. Appuyés à la rambarde, face aux portes automatiques, ils attendent que l'avion rejoigne le parking, qu'on fixe l'escalier amovible, que les passagers récupèrent leurs bagages. À la maison la mère a fait sa bourgeoise, comme elle dit, *tu vas voir, Lisa, c'est presque Noël*, et la rambarde en aluminium tremble sous son rire. La table est dressée avec nappe et serviettes en tissu, il y a un gratin dans le four, une pièce de veau, une tarte, le tout précuit, plus qu'à réchauffer, ainsi on ne perd pas de temps, on est vraiment ensemble, et puis le père a acheté un petit vin blanc comme Sarah l'aime, un peu sucré, d'apéritif et de dessert, il l'a couché au frais.

Les portes automatiques dégorgeant une foule de voyageurs aux accents étrangers, collision de langues, de valises à roulettes, de chariots sous les annonces des haut-parleurs. La mère regarde sa montre, se penche par-dessus la rambarde, hèle un homme qui vient de franchir les portes, *dites, c'est bien le vol de Copenhague ?* Il répond oui, et la mère se remet à scruter l'espace entre les battants, dressée sur la pointe des pieds, au-delà de la haie de chariots et de corps. Passent des hommes d'affaires en costume-cravate, des familles, des jeunes gens aux vêtements dépareillés, cheveux longs, sandales, sacs à dos déchirés couverts de breloques et de badges que Lisa ne peut quitter des yeux. Elle joue à deviner les provenances et vérifie sur

l'écran des arrivées. La mère croit apercevoir Sarah, sa doudoune bleue, agite la main ; pas elle. *Mais enfin, qu'est-ce qu'elle fait ?* Les manches raccourcissent, les pieds se dénudent, corps bronzés, peaux pelées, scintillements de minuscules résidus de quartz. La mère demande encore, *pardon, vous venez de Copenhague ?* Non, de Majorque ; de Madrid ; non, de Genève ; non, de Chypre. De Stockholm. De Marseille. De Londres. D'ailleurs.

Pas trace de Sarah aux réclamations bagages, ni au point rencontre où une annonce l'invite à se présenter. Au comptoir Scandinavian Airlines où le père donne le numéro de vol à l'hôtesse, demandant si Sarah était bien à bord, on veut savoir l'âge de sa fille. Vingt-deux ans. Elle est majeure, la loi interdit de communiquer les listes de passagers majeurs. La mère s'agrippe au comptoir, elle ne veut pas le croire, *c'est une plaisanterie, c'est ma fille, je suis inquiète, j'attends depuis deux heures*, espérant infléchir la règle, en vain, jusqu'à ce que l'hôtesse suggère une correspondance manquée : un vol en provenance de Copenhague vient d'atterrir, arrivée porte 5. Ils s'y précipitent. Sarah n'y est pas. Ni dans le vol suivant. Ils fixent les portes automatiques, ouvertes, fermées, ouvertes, fermées, chaque fois s'attendent à la trouver derrière, se la figurant déjà, ses marques de lunettes de glacier, la sueur légère à son front à cause des vêtements trop chauds. La mère passe sous la rambarde pour mieux surveiller les allées et venues des

voyageurs, un douanier la repousse dans la zone autorisée, *on ne sait rien nous, madame, on ne peut pas vous aider, reculez s'il vous plaît*. Le père arpente le chemin circulaire, on l'aura manquée, elle s'est peut-être endormie sur un banc sans entendre l'annonce, à cause de la fatigue ou des médicaments. Lisa court vers les taxis, l'arrêt du car Air France, décrit sa sœur aux chauffeurs, aux voyageurs en attente. Finalement la nuit tombe, très lentement. Ciel mauve à travers les baies, herbe jaune beurre, éclats d'or sur les carlingues morcelées par les contours des vitres. Des grappes de projecteurs s'allument au-dessus des pistes et les tiges de néons dans les halls d'arrivée.

C'est le dernier vol de la journée en provenance de Copenhague. *Il faut rentrer*, dit le père, *elle a peut-être téléphoné à la maison*, il pense soudain, si elle était à la maison ? mais il n'ose pas le dire. Quand il tourne la clé dans la serrure de l'appartement, il se répète en boucle les mots qu'on croit, dans l'enfance, pouvoir faire advenir des rêves, pourvu qu'elle soit là, pourvu, il serre fort les mâchoires pour leur donner davantage de puissance, il oublie que Sarah est partie sans clé. Il pousse la porte. L'éclairage du palier ouvre un cône de lumière au milieu du salon : vide.

– Un hublot madame, je suppose ?

Lisa hoche la tête et tend son passeport. À cette

heure Mathilde sort du bain, Antoine revient du judo. Demain c'est mercredi, alors ils vont regarder un DVD avec leur père, un plateau-repas sur les genoux.

– Des bagages ?

– Un seul.

Lisa détache une dernière fois les sangles prises dans les roues du chariot, pose son sac sur le tapis qui l'emporte aussitôt vers un autre, perpendiculaire, le sac pivote et disparaît derrière un rideau de caoutchouc. Ça y est, elle laisse Mathilde, Antoine et son mari, le sac à dos chemine lentement sous la terre, parcourt des galeries souterraines, porté par le mouvement continu des tapis, elle imagine les mains qui le chargent dans un véhicule en sous-sol, le trajet de la voiturette jusqu'au satellite, et elle en surface qui suit le même parcours, exactement, vers l'avion, comme ces figurines qu'on fait avancer en poussant, sous la table, un aimant invisible.

– Voilà madame, bon voyage.

Lisa monte par le tube au niveau supérieur. Elle n'a sur le dos qu'un tout petit sac avec carte bleue, numéro d'assurance, quelques billets et de quoi lire. Elle franchit le contrôle des passeports, les portiques à métaux, elle marche dans les allées bordées de boutiques duty free, d'enseignes de luxe, chocolatiers, maroquiniers, produits de beauté, alcools, cigarettes, se laisse porter par les tapis qui s'enfoncent et remontent par paliers vers la piste de décollage. Chaque mètre vers l'Airbus force

BANQUISES

imperceptiblement le temps à rebours, vingt-huit ans en arrière, tandis que la nuit tombe, un ciel strié de roses jusqu'au pied des baies en zone d'embarquement, que les carlingues cramoisies traversent comme des poissons d'aquarium.